

Le Mercure latin

Stéphane Feye

*Vide, dit Mercure, j'erre et je délire ; lié par
Jupiter, je dis l'art¹².*

Qui ne possède dans son entourage, voltigeant et papillonnant irrégulièrement autour de lui, un ami, un collègue, un voisin *mercurien* ?

Rapide, insaisissable, beau parleur, bon vendeur, toujours animé d'une énergie alternative quasi bilocative, cet être qui fait de vous à la fois un bénéficiaire et une victime, collectionne et colporte les informations vraies et fausses à la vitesse d'un éclair, et semble le plus souvent ignorer s'il se trouve lui-même debout sur la scène de théâtre ou assis dans la salle...

Les pratiquants de l'astrologie connaissent par expérience la réalité du phénomène *mercurien* ; les autres aussi, à leur insu...

Sur le dieu *Mercure*, la plupart des peuples ont véhiculé un enseignement assez concordant : les Égyptiens l'appelaient *Tot* ou *Tat*, les Grecs *Hermès* et les Romains *Mercure*. Mais toute cette propagation serait partie d'Égypte.

Ainsi, les Gaulois initiés par Zalmoxis, disciple de Pythagore (lui-même instruit en Égypte), révéraient hautement *Mercure* dans leurs écoles orales de Druides, aux dires de

¹² E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », dans *Le Fil de Pénélope*, II^e éd. [1996], Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2009, vol. 1/2, n° 9.

Jules César lui-même¹³. Quant aux Germains, ils tireraient leur nom (Teutschen et Teutons) du Tot égyptien...¹⁴

On aurait certes tort, par Teutatès, de confondre ce Mercure, omniprésent aussi dans les innombrables traités des grands maîtres de l'alchimie, avec celui que la technique moderne a enfermé dans les thermomètres et dont nous ne contestons, du reste, nullement l'utilité !

Disons-le d'emblée : il n'y a qu'un Mercure, ou plutôt deux : l'un volatil, et l'autre fixé en sel par le soufre. Celui-là est connu dans tous les lieux et dans tous les temps par ceux qui ont reçu de le connaître. Néanmoins, les mots pour l'enseigner différant selon les circonstances, il est nécessaire, par souci de clarté, de se limiter. Nous avons donc choisi d'étudier ce qu'en disent les Latins.



Fig. 4964. — Mercure gaulois.

Le nom de Mercure

Mercari, en latin, signifie proprement acheter, marchander, trafiquer. Un *mercator* est un commerçant. Son rôle est non seulement d'acheter et de vendre, ce qui nécessite de nombreux voyages aller-retour, mais aussi de *parler*, car son *sermon* permet de rapprocher et de *lier* les deux parties. Le mot *sermon* provient en effet d'une racine signifiant ce lien.

¹³ CÉSAR, *Bell. Gall.* VI, 17.

¹⁴ M. MAIER, « Arcana arcanissima, hoc est hieroglyphica aegyptio-graeca vulgo necdum cognita », Universitätsbibliothek Leipzig [disponible en ligne : <https://katalog.ub.uni-leipzig.de/Record/190-22141631>], ms. autogr., 1614, f° 142 : « quod Aegyptii Mercurium sua lingua Theut vocaverint, ac Germani, qui forte a Mercurii cultu se Theutonos sive Teutschen indigetarint, longe ante Romanorum adventum in Germaniam Mercurium in sylvis una cum Marte coluerint » ; pour une traduction française de l'ouvrage, cf. M. MAIER, *Les arcanes très secrets*, S. Feye (trad.), Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2005.

*Mercur*e, lui, accomplit ses trajets entre le *haut* et le *bas*. C'est ce que confirme Servius :

D'après certains, les Latins disent *Mercurius*, comme si c'était *Medicurius* (qui court comme intermédiaire) vu qu'il court (*intercurrat*) sans arrêt entre le ciel et les enfers¹⁵.

On pourrait proposer bien d'autres étymologies de ce nom énigmatique. Par exemple, la première partie de son nom, MER, viendrait de *mereo* (mériter, gagner sa récompense, acquérir). *Mercur*e porte d'ailleurs une *bourse*.



Fig. 4853. — Bourse de Mercure.

Il y a aussi *merus*, qui signifie pur.

Quant à la deuxième partie, CURE, elle pourrait faire allusion à *cura* (le souci) qui, aux dires de Festus, brûle (*urit*) le cœur (*cor*)¹⁶.

Ô miracle du cœur ! Qui flambe de désir, qui a cure du pur *Mercur*e ?

On trouve même à Délos la transcription latine *Mircurios*¹⁷, ce qui laisserait supposer en grec $\mu\eta\rho\text{-}\kappa\upsilon\rho\iota\omicron\varsigma$ signifiant « maître de la cuisse ».

Pourrait-on y voir aussi la racine *marquer* qui est pourtant germanique ? En tout cas, les Étrusques qui



Fig. 4958. — Temple de Mercure.

¹⁵ SERVIUS, in *Verg. Aen.* VIII, 138.

¹⁶ R. ESTIENNE, « Cura », dans *Thesaurus linguae latinae in IV tomos divisus*, Bâle, Thurneisen Frères, 1740.

¹⁷ E. SAGLIO et C. DAREMBERG, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, P. Sellier (éd.), Graz, Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1963, vol. 3/5, p. 1818.

représentaient souvent le dieu sur des *miroirs circulaires* gravés l'appelaient parfois *Turms*. D'aucuns ont vu dans ce vocable soit la transcription de Ἑρμης (Hermès), soit celle du mot *terminus* (terme)¹⁸. Il est vrai, d'ailleurs, qu'on appelait *Hermès* également des *bornes de pierre*... Nous y reviendrons.

Quoi qu'il en soit, on consacra à Mercure un temple circulaire à Rome en 495 avant J.-C. aux ides de MAI, et cette date demeura celle de sa fête chez les marchands.

La naissance de Mercure

L'origine de Mercure revêt, on s'y attendait, un caractère non ordinaire... Dans l'Énéide, Énée le fait remarquer à l'Arcadien Évandre :

*Vobis Mercurius Pater est, quem Candida Maia
Cyllenae gelido conceptum vertice fudit*¹⁹.

Votre Père est Mercure, que la **candide MAIA répandit, conçu**, au **sommet gelé** du **Cyllène**.

Curieux endroit pour accoucher, curieux termes également ! Accouche-t-on quand l'enfant est conçu ou lorsqu'il est arrivé à maturité ? Et depuis quand les femmes *répandent-elles* leur enfant dans les *froidures montagneuses* ? Le terme précis est *fundere* (fondre, couler) !

Les animaux, eux, *mettent bas*. Ici, la nymphe Maia « *met haut* », et l'enfant semble fluide !

Servius excuse le terme en disant qu'un accouchement rapide est un *présage de félicité* pour les enfants, et que, de plus, le poète a voulu montrer la *rapidité* dont faisait preuve Mercure dès sa naissance²⁰. Tout cela n'est pas faux, bien sûr.

¹⁸ *Ibid.*, p. 1817.

¹⁹ VIRGILE, *Aen.* VIII, 138.

²⁰ SERVIUS, *op. cit.*, VIII, 139.

Quant au Cyllène, c'est la montagne d'Arcadie où Maia s'était unie à Jupiter, et si la très ancienne *Maia* ou *Magia* des Romains est bien identique à celle des Grecs, le mois de *mai* (*maius*) lui est particulièrement consacré. Mercure lui-même aurait donné ce nom au mois en souvenir de sa mère.²¹ Un tel sommet gelé ne signifie donc nullement l'hiver, mais bien le printemps prometteur...

Maius noster, dit Pernety, « c'est la rosée philosophique et l'aimant des sages »²².

Maia était associée à Vulcain qui n'est autre qu'un *feu descendu et boiteux*. De plus, Virgile qualifie cette Maia de *candida*, car elle est blanche, brillante, suite à un *embrasement* (*candeo*)... Le secret aérien de la neige suppose donc un feu volcanique :

La pierre est ainsi jetée à terre ; toutefois elle n'y reste pas méprisée, mais elle est exaltée sur les montagnes, l'Athos, le Vésuve, l'Etna et leurs pareils qui vomissent des flammes, et que l'on voit en très grand nombre en diverses parties du globe. Car en eux brûle un feu perpétuel qui sublime la pierre et la porte à la dignité suprême²³.

Arrêtons-nous un instant, et au lieu de nous perdre dans la multitude des détails et des pièges tendus par ce « *Mercurus aux mille tours* », efforçons-nous de comprendre synthétiquement les données énumérées jusqu'ici. Laissons donc les actions du dieu dont les descriptions imagées peuvent s'étendre à l'infini, et concentrons-nous sur cette origine mystérieuse.

Maia conçoit de Jupiter sur une *montagne*.
Maia accouche sur une *montagne*.

²¹ OVIDE, *Fastes* V, 103.

²² A.-J. DOM PERNETY, « *Maius noster* », dans *Dictionnaire mytho-hermétique*, Milan, Archè, 1971.

²³ M. MAIER, *Atalante fugitive ou Nouveaux emblèmes chimiques des secrets de la Nature*, É. Perrot (trad.), Paris, Librairie de Médecis, 1969, p. 273.

Maia était fille d'Atlas, un *géant* transformé en *montagne*.

Un géant est un être *né de la terre* (*gi-gas*, de *γεννω* (naître) et de *γη* (terre)).

Qu'est-ce qu'une montagne ? Une *terre élevée*, une terre qui s'élève sous l'action d'un feu souterrain. On peut prendre cela à la lettre, bien sûr, mais il est permis aussi de penser qu'*une certaine terre* peut, dans *certaines cas*, s'élever. Pensons aux innombrables montagnes saintes, sacrées comme les monts Horeb, Moriah ou Sinaï des Hébreux²⁴. Pensons au Tmolus des Grecs qui était à la fois une montagne et un homme.

Pensons aussi à Pélée²⁵, le père d'Achille, dont Michaël Maïer dit :

Son Père est Pélée, c'est-à-dire la terre ou le mont Pélée, et sa mère Thétis, déesse de la mer ou des eaux²⁶.

Ceux qui ne seraient pas convaincus de ce que les montagnes des sages indiquent une expérience particulière et mystérieuse se donneront bien du mal s'ils veulent interpréter la curieuse opinion que voici :

Et est lapis, cuius minera generatur in capite montium, et Philosophus voluit dicere montes pro animali²⁷.

C'est une pierre dont la minière s'engendre sur la tête des montagnes, et le Philosophe a voulu dire montagnes pour animal.

²⁴ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, II^e éd. [1996], Grez-Doiceau, Éditions Beya, 2009, vol. 1/2, p. 306.

²⁵ Notons que le mot grec *πηλός* (*pēlos*) signifie « matière liquide épaisse », « boue », « matière dont l'homme est formé ». Le Sinaï des Hébreux est, lui aussi, une boue.

²⁶ M. MAIER, *Atalante fugitive*, *op. cit.*, p. 267.

²⁷ CALID, « Liber secretorum artis », dans J.-J. Manget (éd.), *Bibliotheca chemica curiosa*, Genève, Chouet, 1702, vol. 2/2, p. 187.

Notre géant, Atlas, est *antérieur* à la génération des Olympiens et manque donc encore de mesure.

Quant à la métamorphose d'Atlas en montagne d'Afrique du Nord, elle serait due à la *tête de la Méduse* que Persée lui aurait présentée. Quelle terrible expérience !

Nous n'en saurons pas plus, si ce n'est que :

En la sainte montagne où l'azur se dépose, Amour se crée un corps que du feu lie en l'or²⁸.

Et Mercure s'est fait homme

Dans la deuxième ode d'Horace au livre I, le poète s'écrie :

*Quem vocet divum populus ruentis
imperii rebus ?*²⁹

Lequel des dieux le peuple invoquerait-il
pour les affaires de l'empire qui s'écroule ?

Et après avoir nommé Vesta, Apollon, Vénus et Mars, il termine par Mercure prenant les traits d'Auguste vengeant la mort de César :

*Sive mutata juvenem figura
Ales in terris imitaris, almae
Filius Maiae, patiens vocari
Caesaris ultor,*

*Serus in coelum redeas, diuque
Laetus intersis populo Quirini
Neve te nostris vitiis **iniquum**
Ociior aura*

*Tollat. Hic magnos potius triumphos
Hic ames dici Pater atque Princeps,*

²⁸ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », *op. cit.*, n° 5.

²⁹ HORACE, *Odes* I, 25.

*Neu sinas Medos equitare inultos,
Te duce, Caesar*³⁰.

Ou bien toi, fils ailé de la nourrissante Maia, si en changeant de figure, tu prends sur terre l'image d'un jeune héros, en souffrant d'être appelé « vengeur de César,

Remonte tard au ciel et sois longtemps heureux parmi le peuple de Quirinus. Qu'une brise trop prompte ne t'enlève pas, hostile à nos vices.

Qu'ici au contraire, par de grands triomphes, tu aimes d'être appelé Père et Prince sans y laisser chevaucher les Mèdes impunis. Et cela, sous ta conduite, César.

On aurait tort de limiter tout cela à une belle image poétique. Le dieu Mercure, le dieu éloquent doit réellement s'incarner et seule la présence de son VERBE manifesté protège le peuple. Rendons à César ce qui est à César : sous Auguste, le Verbe a pu s'exprimer en l'âge d'or virgilien notamment. Certes, en ce monde, il ne fait qu'emprunter la figure de quelqu'un, mais si on le repousse, il retourne au ciel, *hostile à nos vices*, sans faire *contrepoids (iniquum)*. Et c'est la catastrophe ! Les Juifs n'ont rien enseigné d'autre lorsqu'ils disent que le juste est le pilier du monde.

Le plus grand malheur est d'avoir perdu sa trace ici-bas, mais qui le sait ?³¹

Revenons un instant à Tot pour constater avec stupeur que même les Jésuites ont assimilé son incarnation terrestre avec le personnage de Moïse :

Quand on savait enfin par Socrate et par Platon dans le Phèdre, que les Égyptiens reconnoissoient (aussi bien que les Phoeniciens) pour leur premier Maître, le fameux Theuth, ou Thoth, ou Taautus, qui est le

³⁰ *Ibid.*, v. 41 et sqq.

³¹ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 263.

Mercuré imaginaire des Grecs, et le vrai Législateur des Juifs, c'est-à-dire, Moïse³².

Le Cyllénien voleur

Le mont Cyllène où est né Mercure, vient du grec κυλλος, courbé, tordu, déformé. Selon Festus, cela indiquerait ceux qui n'ont pas l'usage de certaines parties du corps. On aurait attribué cet adjectif à Mercure car son discours accomplit tout *sans l'usage des mains*. Ce serait la raison pour laquelle les bornes (les *hermès* de pierre) étaient façonnées en bustes carrés sans bras.



Fig. 3813. — Hermoglyphe.

Toutefois, à l'origine, ces poteaux indicateurs ne représentaient qu'un *phallus*, pour se transformer progressivement en têtes d'Hermès sans bras, mais affectés d'un sexe en érection. On les trouvait aux carrefours des chemins. Le sens nous paraît clair : celui qui suit l'Hermès dressé ne se trompe pas de piste mercurielle. Quant aux autres, ils rêvent et... errent.

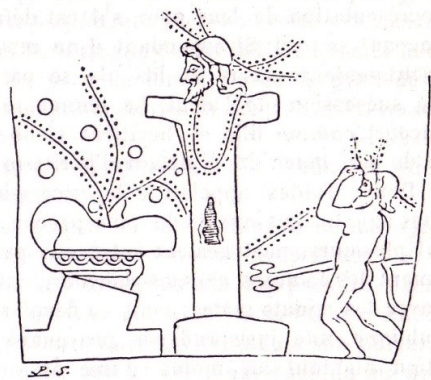


Fig. 3812. — Hermès de Dionysos.

Peu à peu, les hermès-bornes ont porté les figures de

³² M. MOURGUES, *Plan théologique du Pythagorisme et des autres sectes savantes de la Grèce*, Toulouse, Jacques Loyau, 1712, p. 435.

tous les dieux : on voyait ainsi un peu partout des hermhermès, des hermathéna, des hermarès, des hermhéraclès etc.

La raison nous en paraît plus doctrinale qu'esthétique : Hermès en effet se trouve à la base de la manifestation de tous les dieux qui ne sont que des transformations du mercure des philosophes dans les étapes du Grand Œuvre.

Le Verbe-Logos incarné et redressé est le véritable sexe qui engendre, « et par Lui tout a été fait » disait saint Jean dans le célèbre prologue de son Évangile. Les anciens païens le proclamaient aussi, mais les gens épais ont voulu le comprendre en sens grossier. Pourtant, le saint Évangile lui aussi doit être annoncé *en sens agile* !

Une autre explication du mot *Cyllène* nous fait mieux toucher la racine du problème.

Cyllène, en effet, désigne également *une île* d'Arcadie où naît la fameuse plante *môly* si chère à Homère et dont EH a si admirablement révélé la nature : « ce qui est en bas, cette racine minérale si longtemps languissante sans chymie »³³.

Mercuré permet à cette racine courbée (κυλλος) de se réunir à son volatil.

Quant à la deuxième partie du mot *Cyllène* (ληνος), elle signifie soit un objet creux, un cercueil, une boîte crânienne, ou une cavité où s'emboîte le mât d'un vaisseau. Mais il s'agit aussi et surtout d'une *cuve de pressoir*, ce qui nous amènerait immédiatement aux mystères de Bacchus et du vase des philosophes... Seul un philosophe-par-le-feu pourrait confirmer ou infirmer notre hypothèse !

Il nous reste à indiquer pourquoi le Cyllénien est traité de voleur. La réponse nous est fournie par Maïer :

On dit qu'il fut élevé par Vulcain et qu'il a un penchant prononcé pour les larcins, parce que Mercure

³³ E. D'HOOGHVORST, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., p. 69.

apprend à supporter le feu, lui qui est volatil et emporte avec lui ce à quoi il est mélangé³⁴.

Ce caractère *voleur* ne devrait pas trop inquiéter les chrétiens, puisqu'il est dit dans l'Apocalypse :

Je viendrai la nuit comme un voleur³⁵.

Les quelques problèmes énoncés ici seraient rapidement résolus par une *expérimentation manuelle* de cette eau bénite appelée mercure, car c'est elle qui donne accès au temple du Verbe incarné. Dans ce cas,

Pourquoi m'étendre ? Les volumes des auteurs chimiques n'enseignent rien d'autre que Mercure et ils confirment suffisamment son pouvoir par ce simple petit vers : Mercure contient tout ce que cherchent les Sages. Il faudra donc le rechercher jusqu'à ce qu'on le trouve, en quelque endroit qu'il réside : dans l'air, le feu, l'eau ou la terre. Car il est vagabond, il court tantôt ici, tantôt là pour le service des dieux chimiques, comme étant leur commissionnaire³⁶.

*Mercure se dit en mantique d'Élu*³⁷.

³⁴ M. MAIER, *Atalante fugitive*, *op. cit.*, p. 274.

³⁵ JEAN, *Apoc.* XVI, 15.

³⁶ M. MAIER, *Atalante fugitive*, *op. cit.*, p. 274.

³⁷ E. D'HOOGHVORST, « Aphorismes du Nouveau Monde », *op. cit.*, n° 80.

